

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 9 octobre 1886

LES
DEUX SŒURS

QUATRIÈME PARTIE—(Suite)

XV

Matin, en balayant ses escaliers, la concierge ouvrit la porte de Sarrue.

—Avez-vous trouvé une carte de visite que j'ai mise hier soir sous votre porte ? lui demanda-t-elle.

—Oui, la voilà, répondit-il, en montrant la table r laquelle il l'avait placée.

—C'est un grand et beau jeune homme décoré qui est venu vous demander.

—Oui, c'est un de mes amis.

—Ah ! c'est un de vos amis, fit la concierge d'un ton qui n'avait rien de flatteur pour son locataire. Sur sa carte il a écrit quelque chose.

—Je l'ai vu ; il me dit qu'il reviendra aujourd'hui dans la journée. Je l'attendrai.

A huit heures un quart, Georgette arriva.

—Je me suis habillée avant de venir pour ne pas être obligée de remonter chez moi, dit-elle ; comme cela nous pourrions partir plus tôt.

—Jacques, reprit-elle au bout d'un instant, tout en faisant le ménage, vous aviez beaucoup plus de livres qu'il n'y en a là maintenant ; où donc sont ceux qui manquent à votre bibliothèque ?

La figure rouge de Sarrue devint violette.

—Je les ai portés chez un de mes amis, balbutia-t-il avec embarras.

La jeune fille baissa la tête, puis la relevant aussitôt :

—Jacques, répliqua-t-elle, vous voulez me tromper : mais vous ne savez pas mentir, mon ami : Jacques, pour me donner de l'argent, vous avez vendu vos livres !

Et elle se mit à pleurer.

—Eh bien, oui, répondit-il, je les ai vendus ; ils ne m'étaient pas utiles, ils m'embarassaient...

Georgette n'osa plus rien dire. Ayant achevé de faire le lit, elle prit un torchon pour essuyer les meubles. En le passant sur une planchette, elle dut changer de place deux petites fioles, contenant un liquide de couleur blanche.

—Qu'y a-t-il donc dans ces petites bouteilles ? demanda-t-elle à Sarrue.

—Du poison, répondit-il.

—Du poison ! exclama-t-elle avec surprise ; pourquoi gardez-vous du poison ici, Jacques ?

—Je n'en sais vraiment rien. C'est un souvenir de mes études, du temps où je faisais de la chimie. J'ai fabriqué ce poison moi-même ; c'est un des plus violents qui soient connus ; il se nomme atropine.

Voyant que Georgette l'écoutait avec curiosité, il continua :

—L'atropine est un alcaloïde qu'on retire de la belladone. Il y a dans chacune de ces fioles assez de poison pour tuer six ou huit personnes.

—Et l'on meurt tout de suite sans souffrir ? demanda Georgette.

—Si la dose est forte, l'asphyxie peut être instantanée ; mais, autrement, on peut vivre une heure et même plus après l'absorption de l'atropine. Cet empoisonnement est généralement suivi de pesanteur de tête, d'engourdissement, de stupeur. Les yeux s'ouvrent démesurément, la pupille se dilate, le regard est hébété ; on a des convulsions, le délire, des hallucinations étranges ; enfin on meurt après avoir enduré d'atroces douleurs.

—Oh ! c'est épouvantable, fit Georgette en frissonnant.

Elle s'approcha de la table pour l'essuyer, ses yeux tombèrent sur la carte de visite, et elle lut le nom de Georges Raynal. Elle laissa échapper un cri de surprise mêlé de terreur.

—Qu'avez-vous ? lui demanda Sarrue.

—Jacques, cette carte, comment se trouve-t-elle là ?

—Cette carte est celle d'un ami que je n'ai pas vu depuis trois ans. Hier, en mon absence, il est

me voyait, s'il apprenait seulement que j'existe encore, je serais désespérée !

—Georgette, vous ne refuserez pas de m'expliquer.....

—Je ne puis rien vous dire, mon ami, rien ; ce serait vous révéler ce secret que je vous ai toujours caché.

Sarrue prit les deux mains de la jeune fille et, la regardant bien en face :

—Georgette, dit-il d'un ton grave, aujourd'hui Georges Raynal est capitaine et chevalier de la Légion d'honneur ; c'est par suite d'un chagrin d'amour qu'il s'est engagé autrefois. Georgette, c'est vous qu'il aimait !

—Un sourire doux et triste effleura les lèvres de la jeune fille.

—Si vous aviez pris le temps de réfléchir, Jacques, vous ne m'auriez pas dit cela, répondit-elle. Je n'ai pas encore vingt ans, et il y a dix ans que Georges Raynal s'est fait soldat.

Le poète se frappa trois fois le front.

—Ah ! pardonnez-moi, Georgette, dit-il ; décidément il y a des moments où je suis tout à fait stupide. Je ne vous interroge plus ; je n'oublie pas que je vous ai promis de respecter votre secret. Vous le voulez, je ne parlerai pas de vous à Georges Raynal.

—Merci, Jacques, merci.

Tout était en ordre et propre dans la mansarde. Ils se mirent en route pour Boulogne où ils arrivèrent un peu avant onze heures.

Comme ils tournaient à l'angle de la rue Fessart, la princesse Ramidoff et Maurice Vermont remontaient en voiture.

—On dirait que ce monsieur et cette dame sortent de chez madame Bertin, dit Georgette à Sarrue.

—C'est possible, répondit le poète.

Le cocher ayant agité seulement les guides de ses chevaux, ceux-ci partirent au grand trot. La calèche passa devant Georgette et Sarrue avec la rapidité de l'éclair. Mais la jeune fille avait eu le temps de voir la figure des deux fiancés. Elle poussa un cri étranglé, une pâleur livide couvrit son visage, et, prise d'un tremblement convulsif, elle tomba à demi évanouie dans les bras de Sarrue.

Maurice et la princesse n'avaient vu ni Sarrue, ni Georgette ; ils n'entendirent pas non plus le cri de la jeune fille. Quant à Sarrue, qui n'avait pas reconnu Maurice, il ne pouvait s'expliquer la cause du malaise subit de Georgette.

Cependant la jeune fille revint à elle en jetant de tous

les côtés des regards effarés.

—Lui, Maurice ! murmura-t-elle avec égarement, lui avec... Oh ! pourquoi suis-je née ?

Sarrue saisit son bras, et la secouant doucement : —Georgette, que dites-vous donc ? lui demanda-t-il.

Elle le regarda comme étonnée qu'il fût près d'elle. Puis, après avoir passé ses deux mains sur son front, elle lui dit :

—Dans cette voiture qui vient de passer, vous n'avez donc pas vu...

—J'ai vu un homme et une femme, répondit-il.

—Eh bien, cet homme, Jacques, cet homme, c'est Maurice !

—Oh ! ne croyez pas cela, Georgette ; vos yeux ont été trompés par quelque ressemblance.

—C'est lui, vous dis-je ! s'écria-t-elle avec véhémence. Jacques, Maurice n'est pas mort !



Georgette poussa un cri étranglé et tomba évanouie dans les bras de Sarrue.—(Page 97, col. 3).

venu pour me voir ; il doit revenir tantôt.

—Ainsi, reprit Georgette d'une voix tremblante, M. Georges Raynal est votre ami ?

—Georgette, vous connaissez donc aussi Georges Raynal.

—Oui, je le connais.

—Depuis longtemps ?

—Depuis mon enfance, Jacques.

—En vérité ! Eh bien, Georgette, aujourd'hui vous verrez Georges Raynal ; ah ! c'est lui qui sera surpris.

—Non, non, Jacques, s'écria-t-elle effrayée, je ne veux pas le voir, je ne veux pas qu'il sache que vous me connaissez..... Vous m'aimez comme si j'étais votre sœur, continua-t-elle prête à sangloter ; eh bien, au nom de votre amitié, je vous supplie de ne point parler de moi à M. Georges Raynal. Jacques, il s'agit de mon repos ; si Georges Raynal